

Quai du Miroir (voy. p. 311 et 318). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET LESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Encore les canaux. — Échappées sur le Bourg. — Le quai du Rosaire. — Le quai Vert. — Le quai Long. — La Poterie. (*Suite*.)

La dévotion s'entoure partout à Bruges d'une poésie silencieuse et voilée qui émeut, comme une douleur montée des âmes, en cette vie précaire de la ville où les misères sont plus grandes et les souffrances plus vives qu'ailleurs. Parmi le naufrage universel des espérances, la Foi, qui ne trouve sur la terre que des états vermoulus auxquels elle ne parvient pas à s'accrocher, remonte à Dieu, comme à la source des miséricordes, et lui demande la subsistance spirituelle et morale que le travail et la méditation ne peuvent plus donner à la créature. Toute une part de l'existence des femmes et même des hommes est donnée à la fréquentation des églises. L'ouvrier qui passe ailleurs distraitement devant les temples catholiques, s'arrête un instant ici pour aller s'agenouiller dans un coin sombre des piliers, parmi le peuple de silhouettes courbées qui toujours se renouvellent dans les confessionnaux et sur les bancs destinés à la ferveur des pauvres. Et les églises elles-mêmes, vastes, sombres, humides, sans les gaietés dont elles se décorent à Anvers, à

Gand et à Bruxelles, participent de cette religion inquiète, douloureuse, gémissante, qu'entretient dans les âmes le deuil d'une humanité éprouvée. Saint-Sauveur, avec son immense vaisseau austère où la moiteur glacée sortie du sous-sol ne se dissipe pas au feu symbolique des vitraux et aux illuminations des cierges, et fait passer dans l'air comme le froid des tombeaux creusés sous les dalles, Saint-Sauveur, partout tendu de marbres noirs qui mettent aux murs comme d'immobiles plis de draperies funèbres, a l'air d'un gigantesque catafalque déployé sur le néant des choses, cette mort de tout dont l'esprit est hanté à Bruges et qui finit par y plonger le passant dans une torpeur engourdissante (voy. p. 323 et 325). Même à Notre-Dame, plus claire sous ses profonds arceaux, la pompe de la décoration et l'abondance des trésors d'art, cette floraison matérielle qui symbolise l'épanouissement mystique de l'esprit et anime comme d'un frisson sensible la sévérité mortifiée des vieilles cathédrales, ne suffisent pas à égayer le sombre horizon de la dévotion brugeoise (voy. p. 329).

Nous sommes là pourtant dans un de ces musées comme en recèlent la plupart des grandes églises ca-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289 et 305.

tholiques de la Flandre : telle est la prodigalité des tableaux et des sculptures, que chacune des innombrables chapelles est elle-même comme un musée. Érasme Quellyn, Pierre Pourbus, Van Oost le Vieux, Bernard Van Orley, Gérard Zéghers, Antoine Claeissens, Craeyer, Jean Mostaert, multiplient à Notre-Dame les images douloureuses ou riantes des Christ saignants, des Madeleine parées et des belles Vierges nourricières. Mais toutes ces peintures pâlissent devant la possession glorieuse d'une œuvre sortie des mains de Michel-Ange, cette Vierge en marbre blanc de la chapelle du Saint-Sacrement dont un collègue académique consacra, lors du centenaire du maître de la Sixtine, l'authenticité jusqu'alors contestée, corroborant ainsi le témoignage des archives de l'église, selon lesquelles la statue aurait été payée en 1514 cent ducats au sculpteur, par un certain Jean Mouscroen, marchand de Bruges (voy. p. 328).

Une inexprimable majesté est répandue sur le visage légèrement incliné de la Mère céleste, comme si, du haut de son trône, elle abaissait ses regards vers le séjour des hommes ; et pareillement Jésus, pressé contre son giron et appuyé sur son genou gauche un peu relevé, semble contempler d'un œil pensif cette terre dont sa propre agonie rachètera plus tard les souillures. Ainsi devait, en effet, concevoir ce groupe familial le rude et souffrant génie de qui la pensée s'en allait par une pente naturelle aux tristesses sévères. Et non seulement la conception, mais le grand style des attitudes et des draperies, la grave beauté de l'ordonnance générale trahissent bien les nobles élégances de ce cerveau souverain.

Ce n'est pas, d'ailleurs, l'unique merveille de cette église si riche en grandes impressions d'art. Dans une chapelle latérale se font face, à travers la mort, deux monuments incomparables (voy. p. 326 et 327). L'un et l'autre recouvrent des poussières royales : ici les cendres de la douce et gentille Marie de Bourgogne, là les ossements du valeureux et dur Charles le Téméraire. Le duc et la princesse, les mains juxtaposées à la hauteur de la poitrine, sont couchés, couronne en tête, elle dans les plis d'une robe retombant par delà ses pieds, lui dans une riche armure de parade, sur l'entablement de leurs sarcophages feuillagés de rinceaux de cuivre et fleuris d'écussons en émail. Ces majestés abolies, dont la forme terrestre s'est éternisée dans le travail d'un grand ciseleur, quand tout ce qui les accompagna pendant la vie et l'illustre maison même dont ils sont sortis ont été dispersés dans l'éternité, offriront toujours à l'esprit un sujet de méditation sur la vanité des grandeurs. Toute cette puissance des ducs de Bourgogne, si haute dans le passé, repose avec eux sous le marbre, vide d'âme et de sang comme leurs effigies : c'est dans l'aride néant où ils sont étendus eux-mêmes que l'arbre de leurs possessions, déployé aux parois de leurs tombeaux, prolonge ses rameaux, comme un tronc frappé de mort et sur lequel rien ne doit plus germer.

Ces deux illustres sépultures sont à Notre-Dame comme les monuments de la chevalerie expirée. Sur Charles, la Force, et Marie, la Poésie, elles scellent la pierre des temps. Et, comme aux funérailles royales, un cortège de princes marche derrière le corps ; vingt-neuf écussons aux armes des chevaliers de la Toison d'or qui, dans cette même église Notre-Dame, assistèrent au chapitre de l'Ordre, sont suspendus au-dessus des stalles du chœur, mêlant l'ironie de toute cette gloire envolée à la solitaire tristesse des deux grands mausolées.

Adieux à Bruges. — La montée au Beffroi. — Vue générale de la ville.

Après avoir vécu un certain temps des mélancolies et des grandeurs de cette ville captivante entre toutes, on ne se résigne pas à la quitter brusquement. Un attrait irrésistible nous ramène vers elle et nous fait désirer de la revoir une dernière fois, comme, au moment de quitter la chambre où sous la clarté des cierges repose aux plis du linceul un être longuement aimé, on soulève la portière pour s'emplir les yeux d'une contemplation suprême.

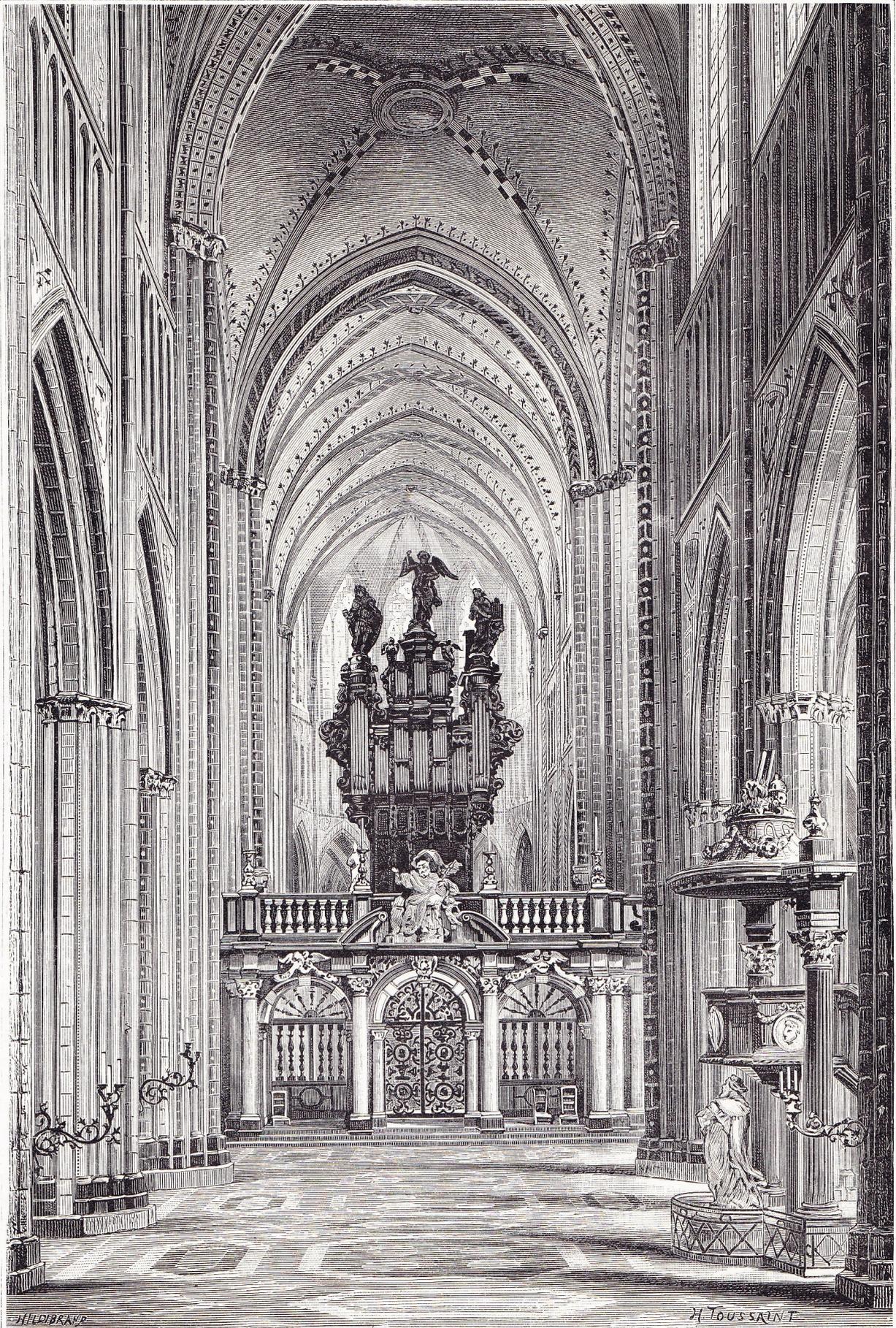
Du haut du Beffroi nous apparaîtra donc, dans un large coup d'œil d'ensemble qui sera notre salut de départ à Bruges, la cité chimérique où les yeux se distendent à des visions qu'ils ne perçoivent point autre part.

L'entrée de la tour n'est pas banale : au tintement de la sonnerie qu'il faut agiter pour faire apparaître le gardien, il semble que des répercussions se sont prolongées dans le vide de l'immense cage ; et les pas de l'homme traînant sur les dalles, de l'autre côté de la porte, ont une douceur sourde et voilée qui fait penser à quelque esprit descendu pour vous ouvrir.

La clef a tourné dans la serrure, cette grande clef du mystère que le concierge retire aussitôt après, comme un géolier qui, sous les verrous, garderait les siècles prisonniers. Un doigt vous montre alors, dans un trou noir, les premières marches d'un escalier sur lesquelles expire une dernière pâleur de jour, et ce geste est comme un adieu des vivants au moment de s'engager parmi les morts.

Puis l'ascension commence.

Une fois engagé dans la spirale qui toujours tourne et monte, ne s'arrêtant plus que là-haut en plein ciel, sans paliers pour se reposer, avec de rares meurtrières à travers lesquelles un rais de lumière s'étrangle comme un voleur entre les battants d'une porte, on est bien, en effet, dans la région des ombres. Impossible de se dérober à l'oppression sévère qui s'empare de la pensée. Il semble que cette spirale qui monte dans la clarté des espaces plonge au contraire dans les ténèbres et qu'on va voir tout à coup, au fond de cette nuit amoncelée, apparaître, comme ces soldats qui gardaient le tombeau du Seigneur, les reîtres es-



Intérieur de Saint-Sauveur (voy. p. 321). — Dessin de H. Toussaint, d'après une photographie.

pagnols endormis autour du corps supplicé de la vieille métropole brugeline.

A mesure qu'on s'élève, une rumeur lointaine, comme la respiration sensible d'un grand poumon, descend par saccades rauques, remplissant les oreilles d'un bourdonnement intermittent. A cette distance, ce n'est qu'un grondement confus, une trépidation vague des marches sous le pied, le bruit roulant d'une rafale où viennent expirer les autres bruits.

Quelquefois une porte se rencontre sous la main : on croit enfin arriver au jour; on pousse le battant, qui cède, mais on n'a sous soi qu'une ouverture béante à pic sur quelque salle démesurée qui prend toute la largeur de la tour et se suspend dans le vide comme un nid pour des oiseaux géants. Deux cents marches, et la gigantesque vis se déroule toujours, gironnant dans la nuit qui semble redoubler. A présent, une autre sensation envahit l'esprit, une fièvre de monter toujours plus haut et plus vite, comme un besoin d'escalader l'énorme mur d'ombre contre lequel, pareille à une échelle, la tour est posée et qui de son chaperon doit nous laisser voir enfin la gloire et la lumière des siècles. Par moments un froissement d'ailes trouble le silence de la montée : c'est une chauve-souris dérangée dans son sommeil et dont le vol mou frôle le pèlerin de ces catacombes en hauteur.

A la trois-centième marche, la rumeur sourde qu'on entendait tout à l'heure s'enfle, grandit comme le choc d'un battant de cloche qu'on aurait au-dessus de soi, dans ce bleu qui ne s'aperçoit point encore et auquel l'âme, ployante sous toute cette nuit entassée, aspire comme à une délivrance. Des grincements de rouages en mouvement, des sonorités de cuivre semblables à des éclats de trompette encore voilés, commencent à percer dans ce tonnerre roulant d'en haut. Puis les bruits se meurent dans une vibration, un souffle qui va se perdant au fond de l'entonnoir; et de nouveau le silence se refait, interrompu seulement par la retombée régulière des pieds qui se lèvent sans trêve.

Brusquement les degrés de pierre s'interrompent, font place à un petit escalier de bois : on touche à la plate-forme des cloches. Et la commotion est étrange de « sentir » en ce moment la venue de quelqu'un qui descend vers vous, de l'autre côté de l'ombre : on n'entend encore que des pas lourds, comme voilés de sommeil et de nuit; puis le bruit se précise; les degrés de l'escalier gémissent; une ombre apparaît, grandit, devient un visage humain, souriant et clair. C'est en effet le veilleur de la tour qui vous accueille au seuil de sa demeure éthérée. Cette voix qui se fait entendre et dont les paroles, à peine perceptibles dans le vent qui souffle à cette hauteur, bourdonnent comme un essaim de mouches éparpillées, cette rencontre d'une créature de chair et d'os au sortir des longues ténèbres de la montée, sur ce pont de bois qui semble enjamber l'espace, ne s'oublie pas et tiennent de l'im-

pression de quelque vision surnaturelle sortie du fond des airs.

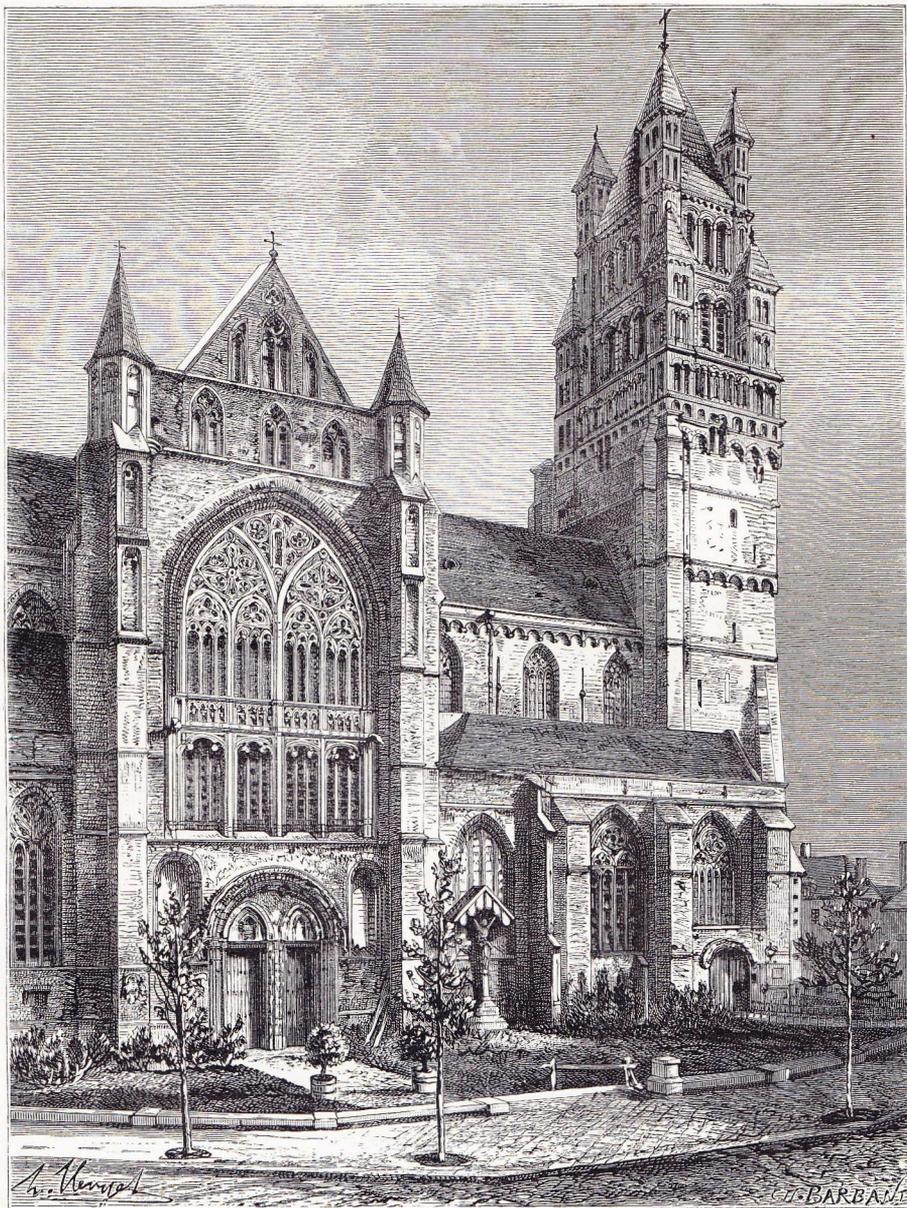
Encore un effort, et vous aurez pris pied sur le plancher solide où, en pleine région des oiseaux, ce Siméon Stylite perché au haut du Beffroi surveille les horizons et de quart d'heure en quart d'heure sonne le temps au-dessus de la ville. Ce veilleur qui jamais ne chôme et, la nuit comme le jour, sans broncher d'une seconde, tire la petite corde au bout de laquelle s'agite la cloche, a quelque chose de l'inexorabilité des fatalités. C'est l'homme-horloge de la cité, le régulateur de ses destinées, en même temps que la prunelle d'Argus fixée à tous les points cardinaux et guettant le point rouge des incendies dans les lointains. Quand d'en bas le passant attardé dans les rues, le rustre des banlieues regagnant son gîte, voit aux six fenêtres de la tour scintiller la lumière de la petite lampe, il croit voir briller derrière la vitre l'œil même du veilleur. Et constamment l'humble fonctionnaire qui, bonasse et terrible, si près de l'infini, joue le rôle du Temps, tourne et retourne son sablier, versant l'Éternité en petite pluie d'heures, de quarts et de demies, à la tourbe humaine qui s'agite tout là-bas, comme une poussière noire roulée par le vent, dans la profondeur illimitée d'un puits. Une cabine avec deux bancs dans le mur, un petit poêle dont le tuyau engagé dans la tour fait au dehors un coude qui, vu de la place, ressemble à un imperceptible crampon de fer, une planche sur laquelle s'entassent des ustensiles de cuisine, une armoire et deux ou trois sièges pour les visiteurs, suffisent à cette existence d'aéronaute échouée dans la nuée (voy. p. 333).

L'homme n'est pas seul, d'ailleurs : ils sont là trois qui se relayent en cette veille sans trêve de Providence, chacun ayant son temps de faction, sentinelle perdue aux confins du ciel, dans l'énorme échauguette ouverte à tous les vents. Et comme pour tuer ces heures qu'ils sonnent incessamment et qui tuent leurs frères terrestres plus sûrement que si, archers embusqués derrière les aiguilles de la grande horloge comme derrière des créneaux, ils les visaient à coups de flèche, ces trois suppôts de la mort, bons diables et pauvres hères, piquent l'alêne, rapetassant le vieux et ajustant le neuf pour leurs clients d'en bas. Figurez-vous ce pan-pan de cordonnier s'entremêlant aux ronflements de l'ouragan pendant les nuits d'hiver et aux battements d'ailes des oiseaux de mer heurtés contre les vitres par les rafales ! Singulière, en vérité, doit être la sensation de se chausser d'escarpins fabriqués par ces fils du ciel dans leur barque battue des roulis de l'infini, quand la tempête, bon sonneur, se pend aux cordes des cloches et les met en branle aux nuits d'équinoxe !

Un vaisseau en plein océan ne reçoit pas plus de chocs que cet habitacle trépidant aux secousses des aquilons : à certains moments, on perçoit nettement comme la poussée d'une force irrésistible, de toute une masse d'air battant la tour du poids d'une

montagne. L'énorme pilier bouge alors, semble osciller, mugissant sous l'effort des vents, avec des râles rauques et déchirés, des lamentations, des appels de voix humaines s'étranglant aux meurtrières, pendant que seul, perdu dans ces fracas sous le vacillement de sa lampe qui charbonne, le veilleur continue à clouer à petits coups de marteau ses semelles, s'interrom-

pant seulement dans cette grave besogne pour remuer sa cloche ou bourrer d'une pelletée de charbon son poêle. Une minuscule horloge, grosse comme le poing, rythme de son tic-tac le calme travail de l'homme, et, dans cette cambuse battue par les volées d'ouragan comme les nefs errantes par les paquets de mer, semble être la respiration sensible d'une conscience tranquille.



L'église Saint-Sauveur, vue extérieure (voy. p. 321). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

La chambre des veilleurs s'ouvre par six larges baies sur l'espace, et ces baies sont pareilles à des cadres dans lesquels tient à l'aise l'énorme paysage des Flandres, ou plutôt aux miroirs d'un diorama braqués sur une toile démesurée. De là, en s'allongeant à plat sur le rebord, l'œil suit l'éroulement à pic de la tour jusqu'à la première galerie, embrasse le diamètre du cadran de l'horloge vaste comme l'a-

rène d'un cirque, flotte aux courbes des contreforts, se pend aux crochets des pinacles, roule, glisse, ricoche, comme un homme précipité dans le vertige d'un puits, et du pied du Belfroi rebondit enfin aux vagues solides d'une mer de toits, coupée d'espaces clairs qui sont les places et les rues, pareils aux courants de cette grande houle immobile (voy. p. 331).

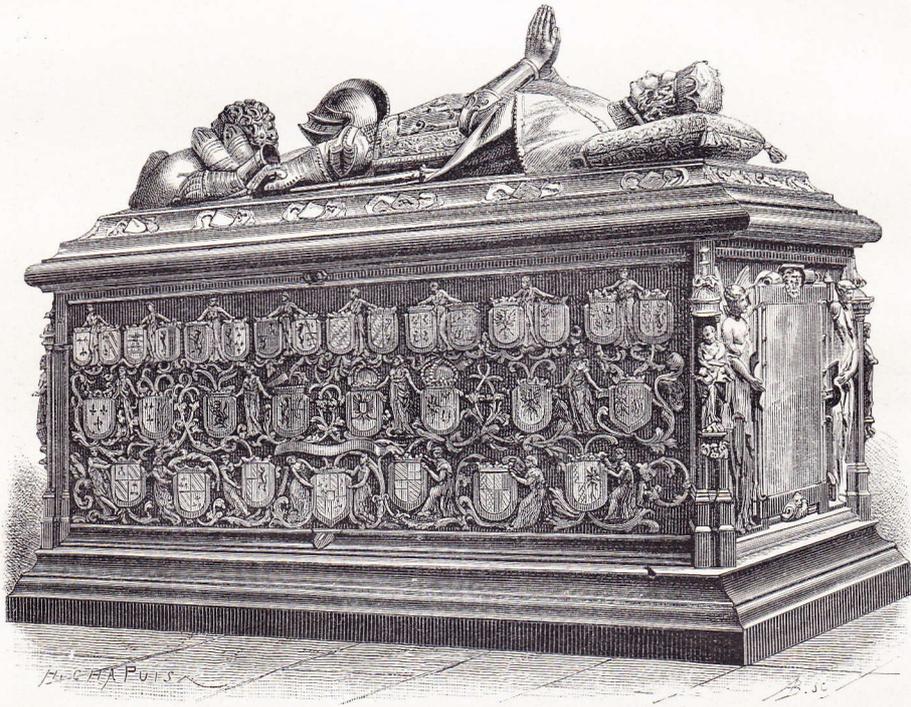
Le tableau est merveilleux : aussi loin que va le

regard, il ne rencontre que pignons, tourelles, aiguilles, dais, clochetons, émergeant de l'imbricquement des tuiles rouges et des ardoises grises dans une pâleur lumineuse où courent des frissons de soleil et qui tamise comme la vivacité des tons.

J'ai déjà dit le miracle de cette lumière des Flandres, lavant d'une moiteur irisée et douce les horizons, baignant les arêtes dans un floconnement de nuées, lustrant la pierre d'une patine éteinte, exquisement grise, pleuvant aux heures matinales en rosée d'arc-en-ciel sous laquelle se dissout, s'ennuage et se fond la réalité solide comme aux mirages d'un songe. Mais ici on est comme au laboratoire même de ces merveilleuses alchimies : on assiste à la formation des vapeurs qui président aux enchantements et sont les ou-

vriers des illusions ; on les voit s'abattre sur les maisons comme les nues splendides où se cachaient les dieux de l'Olympe quand ils descendaient parmi les hommes, crever aux angles des rues, panteler aux chevets des églises, se déchirer aux aiguilles des tours, en laissant aller de leurs flancs une pluie scintillante et vermeille. Et dans cette incomparable atmosphère, dans ce paradis de clartés humides, aux prismes moelleusement brouillés et que les frottis légers du pastel pourraient seuls exprimer, sommeille, au murmure de ses canaux, la grande amazone glorieuse du passé, devenue la bonne vieille décrépète et chagrine du présent.

A perte de vue se déroulent et s'entassent ses palais, ses *steenens*, ses hôtels de corporations, ses entrepôts,



Tombeau de Charles le Téméraire (voy. p. 322). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de V. Daveluy, à Bruges.

ses édifices communaux, ses clochers d'églises. Voici le Bourg où elle prit naissance, les lignes de sa circonscription primitive, le lit où coulait son fleuve, la maison de ses comtes, la chapelle du Saint-Sang, cette église de Notre-Dame où se réunissait le chapitre de la Toison d'or, le sombre temple de Saint-Sauveur, Saint-Jacques, l'Académie, l'Hôpital, le Craenburg, tout un défilé de graves personnages de pierre et de briques rappelant l'honneur, la vaillance, la foi, une prospérité inouïe suivie d'une irrémissible décadence. De cet observatoire élevé, un œil exercé peut suivre l'histoire de Bruges à travers ses vicissitudes et ses splendeurs, remonter le courant des siècles, reconstituer, à la faveur du cadre demeuré, le tableau de ses anciennes énergies, et sautant de tour en tour, comme

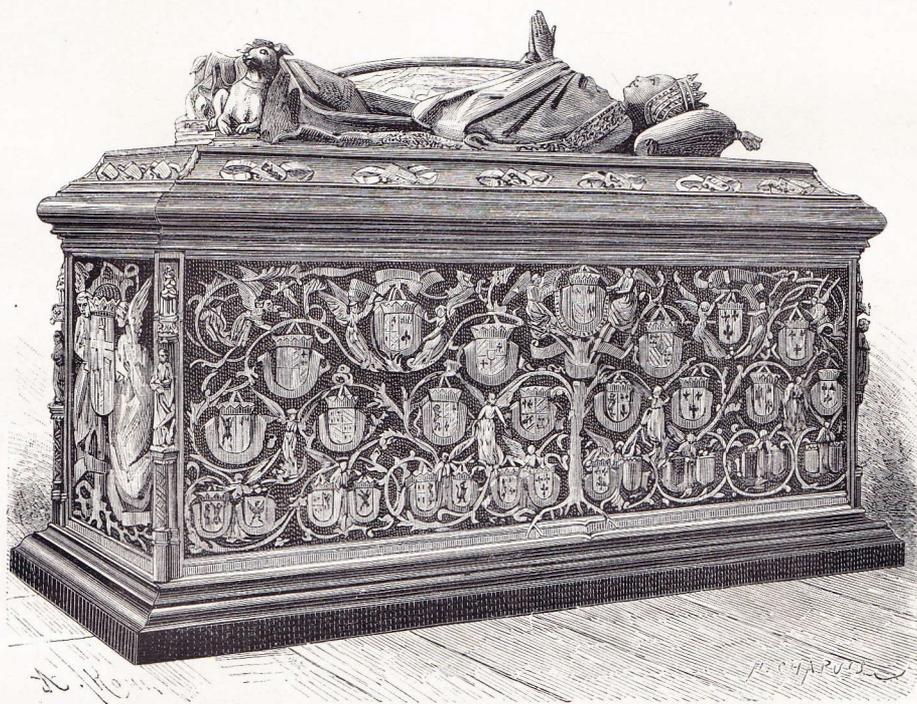
un oiseau de branche en branche, dans cette volière de pierre jadis si tumultueuse, plonger au plein cœur de sa turbulente civilisation passée. Là retentissaient les prises d'armes ; là couraient à la place publique, du pas courroucé de l'émeute, les milices communiales ; là ondoyaient les processions, les cortèges, les ommegeancks, dans le claquement des bannières, le scintillement des ors et des pierreries, la magnificence des costumes ; là un peuple industriel du matin au soir battait l'enclume, d'un si merveilleux élan que Bruges était considéré comme une des grandes forges du monde ; là chantaient l'amour, le travail, la vie ; là enfin le giron des mères inépuissablement engendrait pour la lutte, la mort et la gloire. Toute cette activité a sombré aux trous noirs des arches, dans le

silence et la mort des canaux que çà et là on voit re-
luire, égratignés par un rais de lumière : comme des
ravenelles sur un pan de mur écroulé, un fouillis de
végétations débordées, des mélancolies de parc aban-
donné, de claires verdure de square ont poussé à
travers le désert des hommes, bouchant avec une
éternité de nature les vides laissés par l'humanité
écoulée.

Ce sont là de tragiques tristesses. Attachons-y un
instant encore notre pensée avant de nous absorber
dans le spectacle de cette terre flamande qui va nous
apparaître, un étage plus haut, dans sa magnificence
matérielle et qui, pareille à une puissante ouvrière ja-
mais en repos, continue à élaborer, autour du deuil
et de la solitude des villes, les prodigieuses sèves de

ses pâturages et de ses moissons. Mais, en même
temps que des regrets pour ce désastre d'un peuple
frappé dans sa virilité, ayons une admiration recon-
naissante envers l'effort obstiné qu'il met à ne pas
mourir. Il n'est point, dans cette vivante et travailleuse
Belgique actuelle, de plus touchante affirmation de l'in-
destructibilité du sentiment de la conservation que celle
qui, depuis quelques années, s'est fait jour à Bruges.
Ce souffle de vie qui lui reste, après tant de détresses
qui successivement l'ont accablée et semblent éterniser
son agonie pour lui rendre la mort plus désirable,
elle l'emploie à se redresser du fond de son lit de dou-
leur contre l'obsession de la fatalité.

Comme un grand seigneur tombé dans la débîne et
qui pour vivre imaginerait d'exhiber les épaves sauvées



Tombeau de Marie de Bourgogne (voy. p. 322). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de V. Daveluy, à Bruges.

du naufrage, elle se contentait jusqu'ici de vivre de
sa misère en étalant sa décrépitude et ses ruines. Mais
un orgueil la reprend ; elle dédaigne cette condition
basse de mendiante, et, pierre par pierre, elle rêve,
sinon de reconstruire le grand édifice aboli de son
passé, tout au moins de restaurer les richesses maté-
rielles que ce passé lui a léguées. Mieux encore, elle
veut adapter aux nécessités de la vie moderne ses pi-
gnons et ses palais, loger la science et l'art sous ses
plafonds féodaux, installer des bibliothèques dans ses
arsenaux, répandre la lumière et le mouvement dans
ses vieilles poussières obscures, en attendant qu'un
port rétablisse ses communications avec la mer et ra-
mène pour l'industrie flamande un peu de l'extraor-
dinaire fortune qu'elle eut autrefois, — un mot qui

avec « jadis » revient à tout instant sous la plume
quand on parle de ces royautes mortes ! Et ses ambi-
tions ne sont pas platoniques : déjà elle a mis la main
à l'œuvre ; sur l'emplacement de la cour Saint-Georges
de grande mémoire, une école, non, un palais d'une
ordonnance somptueuse et compliquée, avec des cours
vastes comme des forums, des salles spacieuses comme
des églises, des escaliers qui semblent faits pour des
cortèges princiers et une architecture touffue dans la-
quelle la profusion remplace peut-être le goût, sym-
bolise l'idée d'une sorte de donjon laïque opposé aux
envahissements d'un cléricisme intolérant et obstruc-
tionnaire. Ailleurs, une des salles des Halles a été
transformée en musée d'archéologie ; l'antique maison
du Tonlicu, restaurée avec magnificence, abritera bien-

tôt la Bibliothèque de la ville; au Franc, de haut en bas gratté, raclé, décrassé, se sont réfugiées les archives; et le mouvement s'élargit dans tous les sens, on attaque le passé partout à la fois, ici en démolissant une maçonnerie parasite, là en aiguisant un pignon rongé par le temps, ailleurs en redressant un pinacle écroulé.

L'élan, il est vrai, part d'un groupe intelligent et actif, et n'atteint pas les couches moyennes, encore moins le peuple qui regarde faire, indifférent, tombé à un fatalisme stupide, tel en un mot qu'il a été montré au courant de cette étude, dans sa routine sommeillante et passive. Naturellement une pareille émulation ne va pas sans excès: en refondant les matériaux du passé, on risque de changer de la vaiselle d'or et d'argent qui sous les bosses et l'usure a gardé la fine marque de l'orfèvre, en un lourd et informe lingot. Il faudrait, en bonne restauration, faire la part du Temps, garder surtout cet inimitable coup de pouce que les siècles impriment à la pierre, et accorder avec le style accidentel, contingent, tout de hasard et d'imprévu, que le climat, le frottement humain, la vétusté juxtaposent aux formes architectoniques, l'imprescriptible nécessité d'arracher à la mort des monuments d'art et d'histoire. Un Bruges poli à la pierre ponce et battant neuf ferait horreur à tous ceux qui ont le respect de la vieillesse en vrais cheveux blancs et ne sauraient la voir poudrée et maquillée, dans une singerie de jeunesse où se perd la majesté des déclin.

Ces réserves faites, et quel que soit d'ailleurs le

sort des initiatives qui tendent à infuser au tronc desséché une sève jeune, il faut admirer la ferme et généreuse volonté des propagateurs de Bruges-Nuremberg: c'est le nom qu'on a donné à l'œuvre.

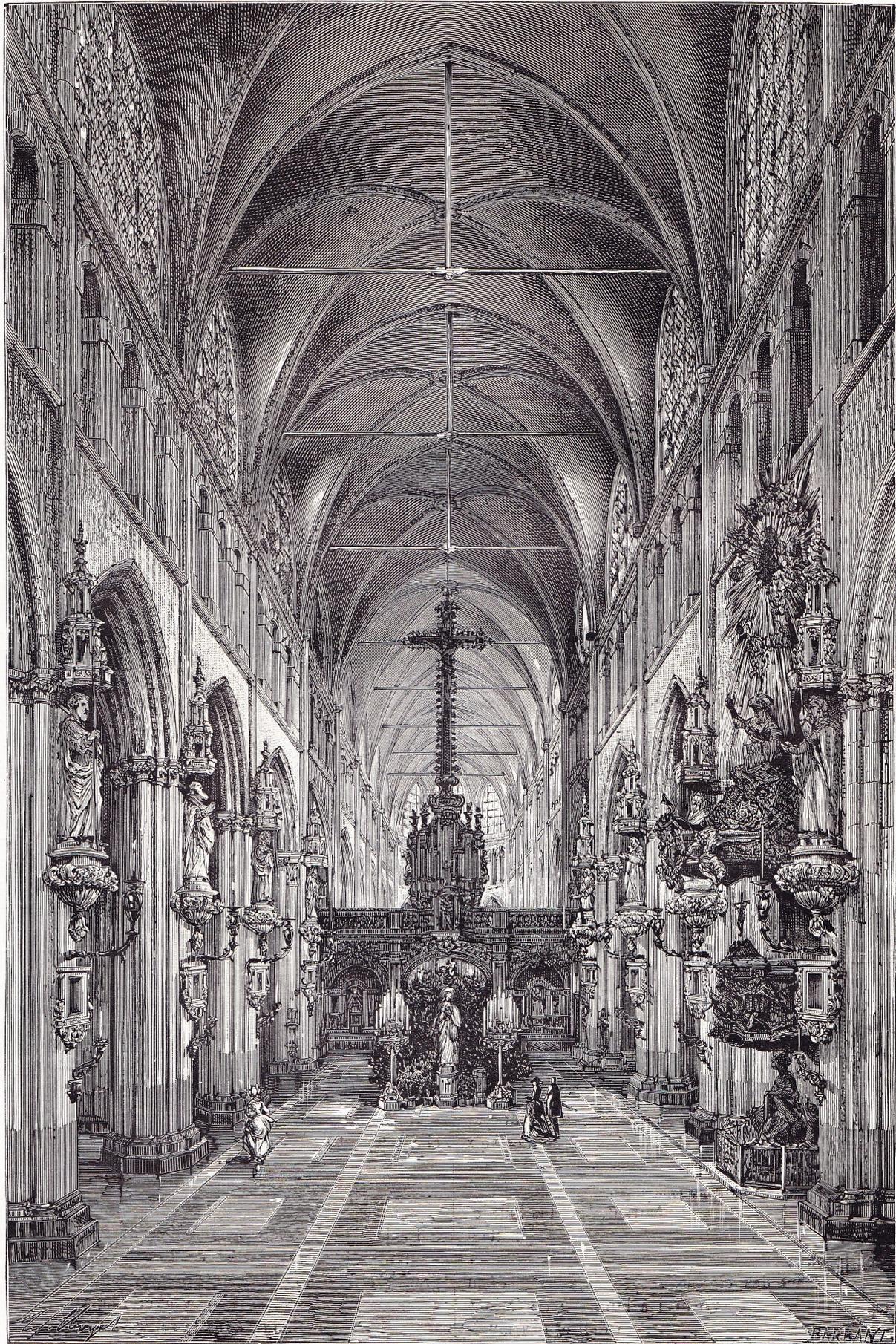
Et maintenant montons les quelques degrés qui mènent à la plate-forme, d'où l'esprit, oubliant dans une échappée sur l'infini les deuils de la vie présente, va pouvoir s'élançer librement dans les horizons. Six fenêtres,

hautes comme des porches, sont les ouvertures par lesquelles pénètrent sous les voûtes de ce lieu aérien, comme un fleuve sous des arches, le vent et la lumière des espaces. Salut, vieille patrie, Flandres maternelles! Une genèse intarissable multiplie à travers ta lande le permanent miracle des gestations. A l'est et au sud, des lieues de bois se prolongent, couvrant la terre, de Knesselaere à Aerttrycke, d'une vaste chape émeraude qu'en mai l'or des colzas constelle de plaques ardentes. A l'ouest s'étendent les pâturages toujours verts, comme une mer immobile qui graduellement va mourir, non loin de cette autre mer, la vraie, dont la barre d'airain ligne au nord l'extrême limite du ciel, dans le moutonnement pâle des dunes. Des routes sillonnent l'étendue; des canaux rayent d'une coulée d'étain les prairies; çà et là un train file



La Vierge de Michel-Ange (voy. p. 322). — Gravure de Thiriart, d'après une photographie.

dans un floconnement de fumée; et des bateaux, des voitures, un fourmillement d'hommes et de bêtes accouplés aux besognes agraires, animent le paysage de taches mobiles. Dans les lointains noyés de brume bleue, Blankenberghe et Heyst font une tache claire. Cette tour perdue dans le désert des campagnes, c'est Damme;



Église de Notre-Dame (voy. p. 321). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

et lui faisant face dans le vide, une autre tour solitaire, Lisseweghe, jaillit comme un phare. Cependant tournez sur vous-même, les yeux projetés à travers les énormes lucarnes où s'enclasse ce pays sans fin : dans la reculée, Eccloo dresse ses clochers ; plus à droite, Gand, point noir dans le brouillard, a l'air d'un grand navire sombré aux confins du ciel ; et successivement Roulers, Dixmude, Thourout sortent des bois et des prairies, comme des assises noires sur lesquelles pose l'horizon.

Redescendez ensuite chez les hommes, je veux dire chez les honnêtes veilleurs de la tour, et faites-vous montrer le mécanisme du carillon, ce prodigieux orchestre suspendu par l'air et que met en branle, comme l'âme de tout ce colossal outillage, un cylindre d'un poids de dix-neuf mille neuf cent soixante-six livres. A peine le cylindre a-t-il commencé à se mouvoir, qu'une trépidation court à travers les cent quatre-vingt-dix marteaux qui sont les musiciens de l'énorme symphonie. L'un après l'autre, ils s'abattent, cognent, frappent, comme des mailloches, sur les quarante-huit cloches, dont la plus grosse pèse la bagatelle de dix-neuf mille livres.

Tandis que le digne homme, plein d'admiration pour ses « artistes », vous détaillera leurs perfections en faisant tinter leur carapace d'airain sous ses doigts aux dures phalanges, vous sentirez tout à coup un mystérieux frisson courir à travers les charpentes, suivi bientôt d'un indéfinissable et long grincement de chaînes détendues. Puis un son vague, lointain, qui semble tombé des profondeurs de l'air, traînera un instant, avec une douceur de prélude, comme l'accord qui doit donner le diapason à tout le reste ; et aussitôt après, un vol de petites notes cristallines mettra dans la cage de bronze comme l'éveil des nids au matin. Ce ne sont d'abord que des gruppetti légers, des susurrements, des gargouillades de chanteurs se mettant en train. Mais attendez ! la rumeur grandit, des roulades répondent à ces guilleris de moineaux précocement éveillés, d'invisibles et nouveaux petits gosiers strettent, grisolent, tirelirent, montant et descendant, en d'innombrables rossignolades, l'échelle des tons, et cette folie d'aube s'accroît encore, brusquement coupée d'une note grave et prolongée, comme le meuglement d'une vache humant les herbages prochains. Cette note signale l'apparition dans le chœur des ronflantes cornemuses de pâtres qui à leur tour saluent le soleil levant. L'une après l'autre, les basses sortent de leur léthargie, grondent, toussent, renâclent, finissant par faire un accompagnement entrecoupé aux petites voix ailées qui, toujours plus haut, vont, montent, s'élancent aux hauteurs vertigineuses du trille. Comme dans les vergers les gros animaux pâturant, les plus lourdes cloches sont graduellement prises d'une gaieté, battent des entrechats, remuent de sourds tonnerres à travers le gironnement des cloches moyennes, bourdonnant toutes ensemble dans un tutti à l'unisson de frelons ivres. Et mêlés à cette kermesse en délire, des musi-

ciens solitaires ont l'air de filer des sons pour eux seuls, raclent de coups d'archet des violoncelles invisibles, agitent dans les profondeurs du carillon des gongs étouffés. Mais, de suite après, l'affolement des vocalises reprend, rythmée par des coupetées d'arpèges ou de larges accords plaqués. Silence ! En plein déchaînement d'ouragan, une pause immobilise les exécutants, les oiseaux s'arrêtent, les flûtes cessent de piauler, les violons suspendent leur chant. Cela ne dure qu'une seconde, puis la volée des sons recommence de plus belle, la batterie des grosses cloches roule, éclate et tonne, les marteaux cognent, heurtent, font rage, toute la tour s'ébranle dans un hosannah d'orgue aux touches duquel un géant mettrait ses poings lourds comme des montagnes.

On est emporté dans une marée de bruit, on ne pense plus, on n'entend plus, on roule aux vagues de cette symphonie furieuse dont les sonorités s'enfoncent dans le tympan comme des décharges de canon, et les planchers tremblent, la tour trépide, il semble qu'on vole avec le battant des cloches à travers l'espace.

Graduellement cependant une lassitude attarde les musiciens, des ralentissements détendent les arpèges, des bouts de phrase s'amollissent en une douceur de soupir ; et tout d'une fois l'énorme orchestre s'étouffe dans une agonie d'accords qui, pareille à une rafale décroissante, enfle d'un souffle mourant les mille poumons et se perd sitôt après dans un frisson, une vibration lentement expirante au creux de l'air.

Trois fois la semaine, un carillonneur, de cette grande famille des maîtres carillonneurs de Flandre, habitués à manier des claviers de cathédrales, monte au Beffroi et, tête nue, en bras de chemise, selon la coutume de ses pareils, frappe des pieds et des poings les pédales et les touches d'une espèce de rudimentaire clavecin dressé dans la chambre des veilleurs et qui aurait pour buffet la tour même (voy. p. 333). Alors ce n'est plus la mécanique, dévidant ses rouages avec une précision automatique, mais un vrai chant de musicien descendu de l'âme aux doigts ; et tandis que, mélancolique ou gaie, la pluie des notes s'abat sur la cité, les passants, du fond des petites rues étroites, lèvent la tête vers le céleste acrobate pendu aux cordes de son instrument d'airain, comme un marin aux agrès d'un navire ballotté par les roulis et dans les voiles duquel le vent passerait avec des musiques grondantes d'orgue.

Ame des Flandres ! on croit vous entendre chanter alors au haut de la tour, parmi le soleil et les étoiles !

Damme.

De la plate-forme du Beffroi nous avons vu se dresser tout à l'heure, au nord de Bruges, par-dessus la grande campagne plate, deux hautes tours solitaires, celles de Damme et de Lisseweghe. L'une et l'autre sont demeurées debout, dans la ruine et la disparition

de tous les agrégats d'humanité qui, autour de la cité mère, s'étaient faits du trop-plein de ses terribles énergies, et, comme des estuaires où le flot dépose ses sels et ses varechs, formaient de petites mers à côté des houles profondes de la grande. Mare, Vive, Sint Cruus, Wenduïne, Assebroeck, jusqu'où débordait la prospérité du temps, ne sont plus que des villages oubliés, après s'être longtemps engraisés des alluvions du grand commerce brugeois, et, pareils à ces déserts de sables, d'une poussière molle et bouillante, que les vagues, en se retirant petit à petit des continents, laissent après elles, végètent obscurément dans l'effacement d'une vie qu'aucun courant n'alimente plus.

De tous ces endroits courtisés par la gloire, cette

gueuse aux longues dents qui finit toujours par manger les festins qu'elle dresse pour les autres, Damme est de beaucoup le plus extraordinaire. Nulle part la tristesse des destinées accomplies ne se fait sentir plus solennellement que dans le silence et le vide de l'humble agglomération qui a survécu au train d'une grande ville marchande. Ce n'est plus même la mélancolie des ruines, telle qu'on l'éprouve à Bruges, parmi un peuple d'ombres se mouvant au pâle reflet d'un soleil descendu à l'horizon, mais l'affreuse désolation d'un néant qui a tout balayé, n'épargnant que quelques rares vestiges du passé qui continuent à se dresser dans l'éroulement de tout le reste, comme pour donner l'étiage de cette fortune qui faisait du hameau



Panorama de Bruges (voy. p. 325). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de A. Heins.

perdu d'aujourd'hui un des vastes comptoirs du monde.

Quand on a dépassé la porte d'Ostende, on s'engage dans une allée de vieux arbres qui borde le canal de Bruges à l'Écluse. Un talus descend du côté des champs et lave ses herbes dans un mince filet d'eau parallèle au canal. Des fermes se montrent encore çà et là dans l'ampleur des pâturages, puis les habitations s'espacent, et, après avoir marché quelque temps, on n'a plus devant soi que le déroulement des grandes plaines vertes. Des vols de rauques corbeaux déchirent seuls le silence de l'air, et leurs bandes noires se déploient comme des éventails funèbres. Par nuées ils arrivent de là-bas, des villes mortes couchées dans le deuil des horizons, les sombres oiseaux. Ils ont quitté les tours, les pignons, les vieilles églises dé-

laissées où, pareils à des prêtres sous leurs ténébreuses chasubles, on les entend croasser la messe fatidique, parmi les obscurités de la ruine et de la solitude; et à larges coups d'ailes ils planent dans le soleil, épiant de leur prunelle aiguë si quelque ville nouvelle ne sombre pas dans l'espace.

Aussi loin que vont les yeux, on n'aperçoit que la terre fumante et grasse sur laquelle flotte un brouillard et qu'allume le luisarnement des eaux. Derrière soi, Bruges déchu ne laisse plus deviner dans la reculée que le tournoiement de ses moulins, grandes croix mobiles qui s'emmêlent à des linéaments de moment en moment moins distincts. Les arbres de la route gardent une attitude fléchie, comme les stèles penchées d'une nécropole. Peut-être n'est-ce qu'une

illusion, mais il semble que tout se ressente des approches de l'éroulement et de la mort. Même avant d'avoir foulé les décombres de Damme, on a le pressentiment des hautes tristesses qui sont au bout de cette avenue noyée d'ombre. Cependant l'air a des transparences admirables, de grands papillons ocellés se balancent comme des œillets et des jonquilles, la brise apporte du large l'émanation chaude des terrains émentés. La nature accomplit son œuvre éternelle avec la sérénité méprisante des ouvriers pour qui le temps n'existe pas.

Par moments un bateau s'encadre dans la colonnade des ormes, avec sa carène ventrue, sa petite cheminée qui fume, son chien accroupi près de l'étambot; et ce silence qui glisse sur du silence fait paraître plus grande encore la douceur muette du paysage. Comme une ombre il diminue dans l'argent liquide du canal, le paisible sabot; il s'enfonce au lointain comme dans du sommeil, ne laissant de son passage qu'une ride légère qui finit par s'aplanir; et l'on songe que, pas plus que lui, le passager de l'onde et du vent n'a laissé d'empreinte sur l'immobile sérénité de l'eau, les grandes civilisations expirées dans l'effacement pâle des plaines, navires merveilleux venus des Hespérides sous des pavillons de gloire et de chimère, n'ont éternisé leur sillon sur la mobilité des siècles.

Des toits crèvent enfin les champs plats; des verdures, des haies, des vergers font une tache claire de bouquets sur la terre brune; et la tour de Damme jaillit, rugueuse, énorme, comme un calvaire de pierre dans les jardins de la mort. Bientôt un chemin de terre débouche sur la route, découvert, lumineux, estampé par la marque ronde des soles. On laisse alors la procession des arbres s'allonger et se perdre dans la solitude des bords de l'eau, et une autre solitude, celle des tombes, vous accueille au seuil de la grande auberge du quinzième siècle.

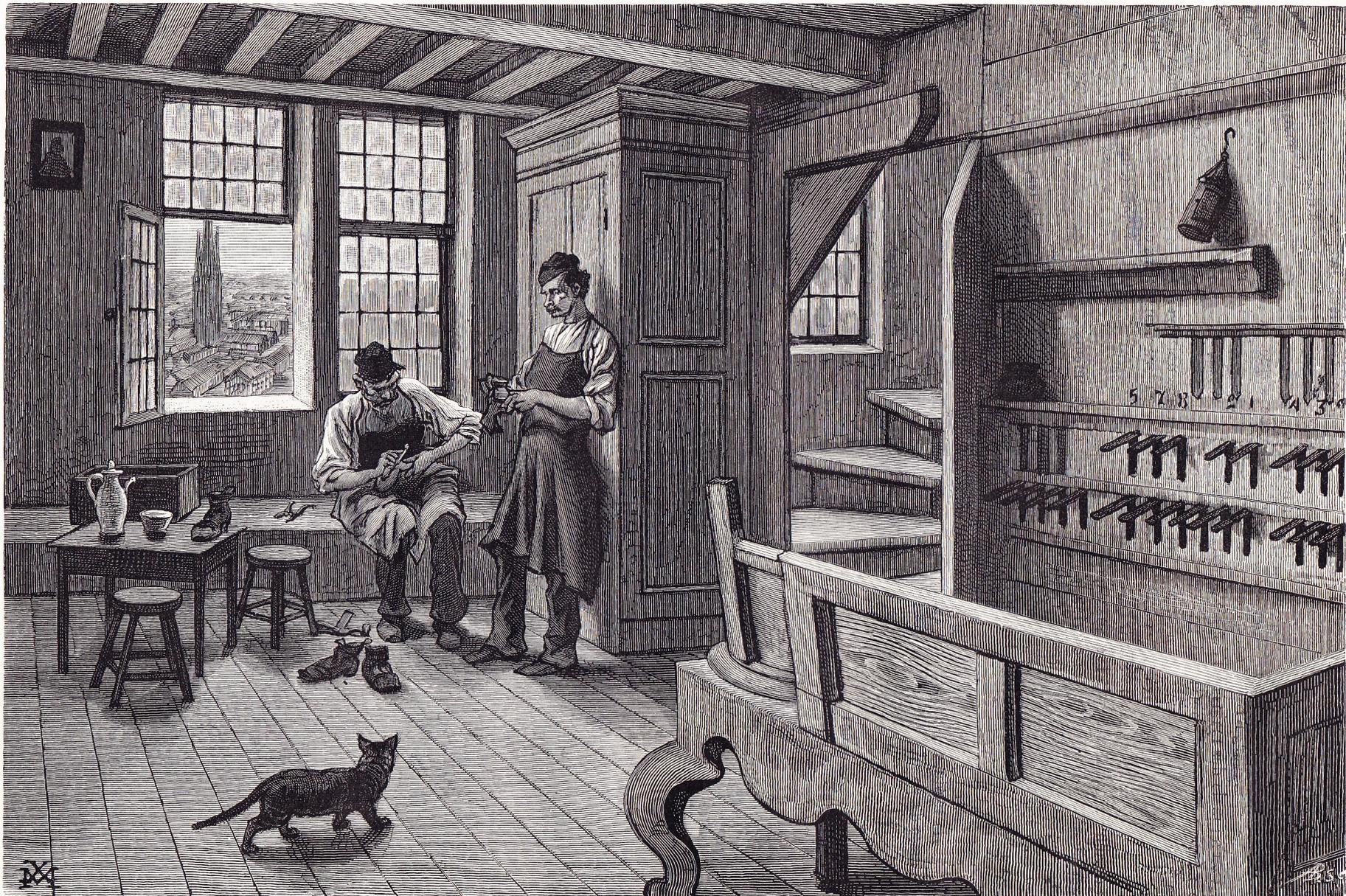
Damme n'a plus qu'une unique rue qui s'allonge à travers champs et avoisine un petit cimetière endormi au pied de la tour ravagée de Notre-Dame; mais cette rue est elle-même un cimetière bien autrement funèbre, puisqu'elle n'a pas même les croix qui dans l'humble champ de repos perpétuent la mémoire des villageois enterrés à leur ombre et que le temps a nivelé jusqu'aux monuments sous lesquels est ensevelie la fragilité de ses grandeurs. Aux heures matinales, un petit père pousse, à travers les herbes qui ont envahi le pavé, le troupeau dodelinant de vaches, et quand leur silhouette a décré dans le lointain, l'espace se remplit d'un silence de solitude que trouble seul le claironnement d'un coq piété sur un fumier.

Je me souviens cependant d'une claire matinée de mai où, ayant aventuré jusqu'à Damme ma flânerie de songeur, mes yeux aperçurent deux très vieilles femmes accroupies sur le sol, dans la mollesse d'un premier soleil printanier; de leur main sèche dont les os trouaient la peau, elles sarclaient gravement les touffes folles poussées entre les cailloux. Éprouvaient-elles

comme moi le besoin de boire à cette coupe de chaleur et de lumière, au sortir de l'ombre éternelle qui règne dans la morne cité et passe en frisson froid dans l'échine? Ou, par un goût incompressible de la mort, ces Parques, en détruisant une herbe qui est encore de la vie, obéissaient-elles simplement au désir d'anéantir jusqu'à la trace la plus fugitive des sèves qui ailleurs font pousser les hommes et les végétations? Elles ne levèrent pas même la tête quand je passai devant elles; et dans ces maigres silhouettes clouées sur leur besogne, et qu'à trois heures de là je retrouvai toujours à la même place, grattant invariablement le pavé, je crus voir les ensevelisseuses de l'antique Damme, toutes chargées d'ans elles-mêmes et faisant sous le soleil la toilette de son cadavre décomposé.

Pas plus que les autres colons de ces régions, elles ne se doutaient sans doute, les mélancoliques vieilles, du fleuve humain qui, sur le même sol qu'elles dépouillaient si laborieusement de ses sauvages graminées, coulait au treizième siècle son large flot turbulent. Et qui, d'ailleurs, pourrait s'imaginer qu'ici était le grand entrepôt des Flandres, où débarquaient par cargaisons innombrables les vins de Bordeaux, de Bayonne et de Bourgogne, les cuivres rouges de Pologne, les métaux de l'Angleterre, les pelleteries de la Hongrie, les soies de la Chine et de la Syrie? Quel coup de baguette de l'imagination pourrait évoquer, dans l'aride nudité du désert actuel, le spectacle de cette flotte de dix-sept cents navires équipés par Philippe-Auguste contre les Flamands et les Anglais et naviguant à travers les eaux profondes de ce Zwin sur lequel était bâtie la ville et qui a disparu comme la ville elle-même?

Damme avait alors de larges privilèges, un comptoir qu'y avaient fondé les villes hanséatiques, un autre qui était celui des Lombards, deux canaux qui l'unissaient à Bruges et à Gand, un droit maritime qui s'appelait le *Droit maritime de Damme*; et son port de mer, où affluait la richesse de tout l'Occident, en faisait une proie convoitée par les souverains. Il semble vraiment, à lire les chroniques qui en donnent le détail et reconstituent ce milieu d'humanité agité, voir se dérouler devant soi les chimériques magnificences d'une légende. Mais recomposez donc, avec ce qui reste des Halles primitives, les ogives demeurrées à quelques maisons de la place et cette sombre tour de Notre-Dame, plantée dans l'air comme un poteau indicateur qui montrerait le chemin d'une nécropole, le tableau des allées et venues qui se faisaient au quinzième siècle entre Damme et Bruges, ces caravanes qui portaient du port à la chief-ville les arrivages, ces canaux sillonnés par des vaisseaux « pesant quatre cents muids », soit vingt tonneaux d'aujourd'hui, au grand émerveillement de Guicciardini, puis encore ces demeures somptueuses où de simples négociants menaient une vie patricienne, ces magasins gorgés de marchandises, ces banques alimentées de vastes capitaux, ces comptoirs d'assurances où, il y a cinq siècles, fonctionnait déjà le système des garanties, et toute la



Les veilleurs du Belfroi (voy. p. 324 et 330). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

végétation parasite de métiers avoués ou clandestins, qui ne tarde pas à se greffer sur les milieux de grande vie.

Le 3 juillet 1468, entre cinq et six heures du matin, dans le réfectoire de la maison du bailli, Charles le Téméraire et Marguerite d'York recevaient la bénédiction nuptiale des mains de l'évêque de Salisbury, et ce mariage princier, commencé là, parmi le vol des mouettes et le balancement des navires à l'ancre, s'achevait dans un prodigieux cortège de joyeuse entrée, le long de ce canal de Damme à Bruges qui n'est plus aujourd'hui, en contre-bas de la chaussée, qu'une rigole franchie d'une enjambée. Des chariots de parade emmenèrent à la métropole, parmi des chevauchées de comtes, de barons et d'écuyers, la cour d'Angleterre et la cour de Bourgogne, en habits chamarrés d'or et scintillants de pierreries; puis ce flot de gloire et de beauté alla s'éparpiller au coup de soleil des rues brugeoises tendues de tapis, décorées de feuillages et festonnées de populaire.

Retour des fortunes terrestres! sept ans s'étaient à peine écoulés à partir de ce mémorable concours de princes assemblés dans les murs de Damme, que la mer, qui lui avait prêté jusque-là sa grandeur, et comme un coursier soumis avait permis à ses marchands d'asseoir leur prospérité sur la croupe de ses vagues, se retirait du port, et que celui-ci disparaissait bientôt sous les sables. Ainsi devait s'anéantir en un jour cette ville qu'un jour avait fait sortir de terre.

On la voit, en effet, commencer par une sorte de vague écume humaine, échouée à un pas des écumes marines, une alluvion d'ouvriers travaillant aux digues de Bruges à Cadsant et qui se construisent là des huttes; et ce premier noyau va s'augmentant en quelques années jusqu'à former le rudiment d'une cité qui bientôt a son *vierschaere* ou tribunal avec deux bourgmestres et des échevins; puis une pluie de privilèges s'abat sur elle et lui donne sa forme définitive; elle rivalise de luxe et d'activité avec la cité maternelle et fait croire à l'éternité de l'édifice qu'elle a élevé; mais une révolution terrestre en mine les fondements, et Albert et Isabelle ont beau, en 1617, s'efforcer de la relever en redressant ses remparts démantelés, cette ombre de vie va s'affaiblissant d'année en année sous l'action d'une incompressible décadence; et comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'une réalité misérable, Damme aussi put croire, en s'éveillant un matin dans le morne de ses rues rendues à la solitude, à la fin d'un beau songe s'achevant parmi le désenchantement des règnes abolis.

Le Damme de l'histoire achève de se consumer dans quelques très rares vestiges qui, comme les tombes des cimetières, sombrées dans l'ombre glauque des feuillages, ont fini eux-mêmes par disparaître à demi sous le grand ensablement des siècles. Cependant, les Halles, joli édifice du milieu du quinzième siècle, bâti en forme de rectangle, semblent toujours attendre le retour de l'ancien peuple disparu, tandis que, debout sur son socle au milieu de la petite place, le

docte et malicieux Jacques de Coster van Maerlant, greffier de la ville, en costume de clerc, a l'air de méditer sur l'ironie des choses humaines. L'effet de cette statue au geste parlant, si médiocre qu'en soit l'exécution, fait impression sur l'esprit, dans cette solitude où un cataclysme semble avoir tout emporté et où pourtant une gloire de poète s'éternise à travers la ruine universelle. Le grave acolyte des échevins du *vierschaere* n'aurait pas échappé à l'oubli si ses livres ne lui avaient mérité le renom d'un Ennius flamand.

Il y a cinquante ans environ, une pierre recouvrait ses ossements dans le chœur de Notre-Dame, et cette pierre, sur laquelle il était représenté, des besicles au nez et griffonnant des tablettes, à côté d'un hibou, avait longtemps donné lieu à une méprise singulière. A la place du vieux poète, l'imagination populaire s'était complu à enterrer, sous ce symbole de la science et de la sagesse, le légendaire héros dont les aventures défrayaient toujours en Flandre la gaieté des veillées, ce luron héroïque qui, il y a quelque vingt ans, devait inspirer à un grand artiste en belles-lettres contemporaines, portant par un assez singulier rapprochement le nom patronymique de l'auteur du *Wapene Martin*, Charles de Coster, un livre merveilleusement empreint de goguenardise rabelaisienne. C'était à Damme que les contes de bonnes femmes faisaient trépasser l'incomparable Uylenspiegel, et l'association du hibou (*Uylen*) et des tablettes, qu'on prenait pour un miroir (*Spiegel*), avait suffi à accréditer la croyance de la sépulture du païen en lieu béni. Il a fallu la disparition de la pierre pour restituer à l'honnête Van Maerlant les quelques pieds carrés sous lesquels il connut le grand sommeil.

Les Halles, transformées depuis en hôtel de ville, n'offrent plus qu'une lointaine image de ce qu'elles furent dans le passé; encore ce qui leur reste de leur élégance ancienne disparaîtra-t-il bientôt à son tour si la vigilance de la commission des monuments ne met un frein aux constantes dégradations des hommes et du temps. Partout la brique éraflée saigne aux façades, la pluie qui pénètre librement par les lucarnes achève de pourrir les solives, et dans les tourelles, les marches descellées s'écroulent sous le pied. Une ferme s'est installée dans cet abandon avec ses bêtes et ses gens, toute une rusticité grouillante qui mange le bois et la pierre, fermente sous les vieux plafonds illustres, fiente et croupit sur la poussière des siècles. Vous verrez au rez-de-chaussée, sous une jolie voûte ogivale, s'amonceler entre de larges piliers, reliés à leur partie supérieure par de fines nervures, les litières d'une étable, comme le fumier de toute cette gloire décomposée. Et à l'étage, un cabaret — car le fermier est aussi cabaretier — aligne les rangées de tables sur le carreau.

Des salles où siégeait le Conseil, il ne reste que deux assez vastes pièces, l'une qui sert encore aux délibérations de l'édilité, l'autre qui est devenue un refuge où s'empilent des bahuts, des bancs et des fa-

lourdes. Dans l'âtre de la première, sous le manteau encore orné d'une frise sculptée du quinzième siècle, d'énormes landiers de fer à masques barbus s'accompagnent d'une paire de pincettes hautes de près de deux mètres et qui donnent une singulière idée de la force musculaire des échevins qui les maniaient. Aux murs sont demeurées accrochées des clefs de poutres

figurant des écus aux armoiries de Flandre, de Marie de Bourgogne et de Damme, celles-ci décorées d'un chien courant (honds-dam ou chien de la digue), en mémoire d'un chien que les ouvriers de la digue aperçurent pendant longtemps, suivant leurs travaux d'un œil sombre, et qu'ils mirent à mort, ayant cru découvrir en lui une incarnation de l'Esprit des ténèbres.



L'hôtel de ville de Damme. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

Dans la pièce voisine, les clefs de poutres affectent une complication de sujets burlesques et religieux : ici, la figure du roi David avec sa harpe ; là, la Vierge portant l'Enfant divin ; plus loin, un prophète ; et pour couronner ces symboles pieux, aux moulures des poutres mêmes un homme à genoux, comme dans les diableries de Blès, de Van Coxien et de Teniers, souffle sous la queue d'un cochon.

La grosse licence des Dammois devait s'amuser de ces grossières facéties devant lesquelles les jolies paysannes de la Zélande viennent encore, le dimanche, étaler dans de larges rires leurs saines dents blanches. Un palier qui prolonge l'aire de cette salle s'emmanche à l'escalier demi-éboulé d'une tour montant aux combles et débouchant sous l'énorme charpente enchevêtrée du toit. Les deux cloches du quatorzième siècle qui de

là-haut sonnaient les prises d'armes sont toujours pendues à leurs traverses, mais ne s'ébranlent plus aujourd'hui que pour marquer le moment des repas et de la rentrée des bœufs ; et, dans l'horrible petit campanile à bulbe doré qui, comme un champignon, a poussé sur les soubassements du minuscule Beffroi originel, une horloge fait entendre son ronflement monotone, qui scande à travers le temps les heures lourdes de l'oubli.

Tout ce délabrement s'encadre dans une façade à pignons latéraux tailladés, coiffés de tourelles en encorbellement, ayant, au milieu de la façade, une cage

en saillie formant perron par-dessus une double rampe et rattachée par une balustrade délicatement fenestrée à un vaste toit d'ardoises capuchonné d'un rang de lucarnes. Imaginez la retombée pesante des sabots des édiles actuels sur ces degrés de pierre que gravirent les pieds mignonement chaussés de Marguerite d'York ; imaginez aussi les couples montant l'escalier au temps des kermesses et, sous les plafonds qui entendirent délibérer les grands magistrats de Damme, le tournoiement des danses au coup d'archet d'un ménétrier.

Pendant un jour, en effet, la muette bourgade sort



L'église de Damme. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

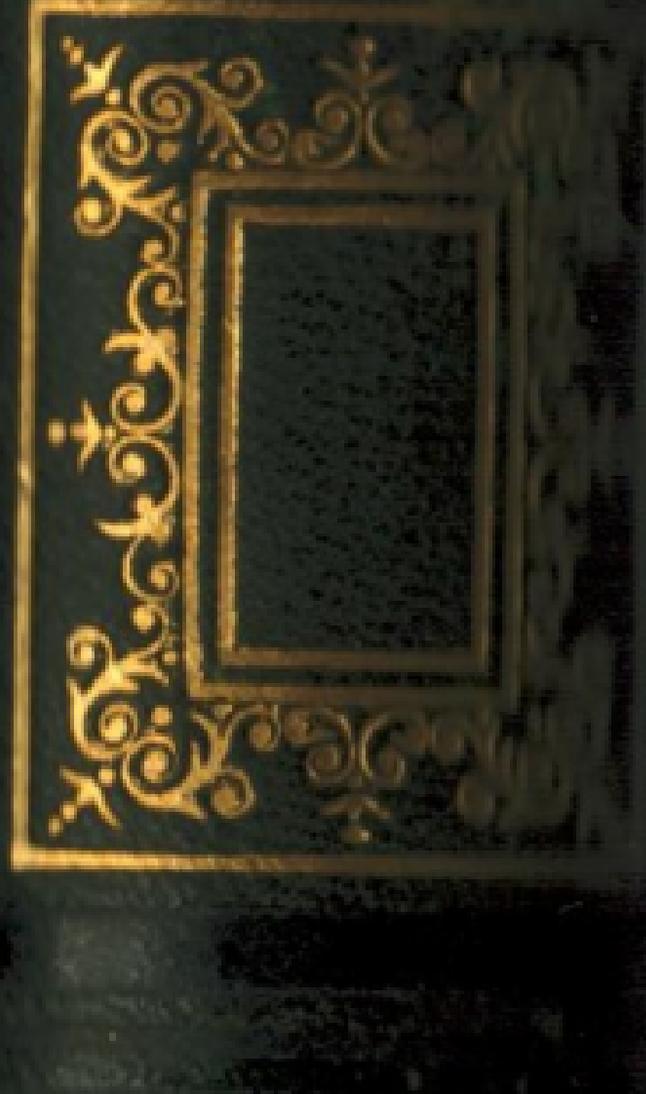
de son recueillement, et la bourrée des bouviers ébranlant la vétusté vermoulue du vieil édifice va inquiéter les nids de corneilles accrochés aux contreforts de Notre-Dame. Mais, cette rumeur des hommes expirée par l'air, la mort reprend possession de son empire, et, face à face dans le silence, la cathédrale et l'hôtel de ville, le géant catholique pleurant sur le chevet éventré de la vieille église et le nain trapu laissant tomber une à une ses pierres dans le puits du temps, reprennent le solennel colloque que, depuis des siècles, ces deux débris d'une cité glorieuse prolongent par-dessus les ignominies de la décadence.

Comme une quille émergeant d'un grand vaisseau

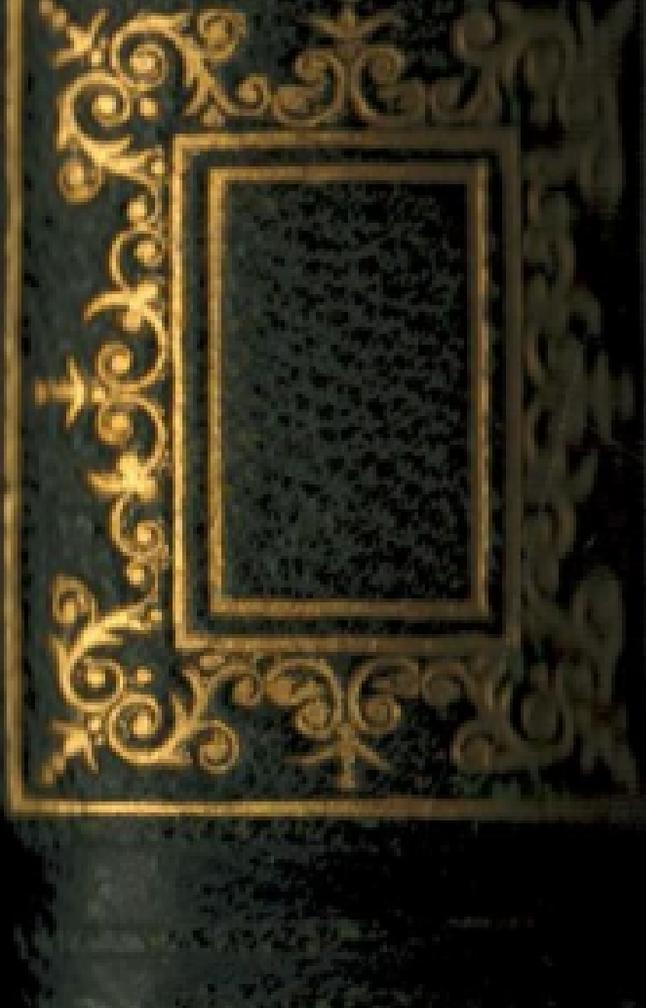
sombré, Notre-Dame n'est plus qu'un morceau d'église, demeuré dans le naufrage des nefs. Une énorme section semble avoir été pratiquée dans la masse de pierre que formait le temple primitif et coupe d'une brèche où passerait un fleuve la partie comprise entre la tour et la chapelle actuellement affectée aux offices, l'une et l'autre pareilles aux tronçons d'un vaste organisme ruiné. Là-haut cependant le colossal pilier ressemble au doigt de la colère de Dieu, toujours menaçant et tendu à travers les horizons.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

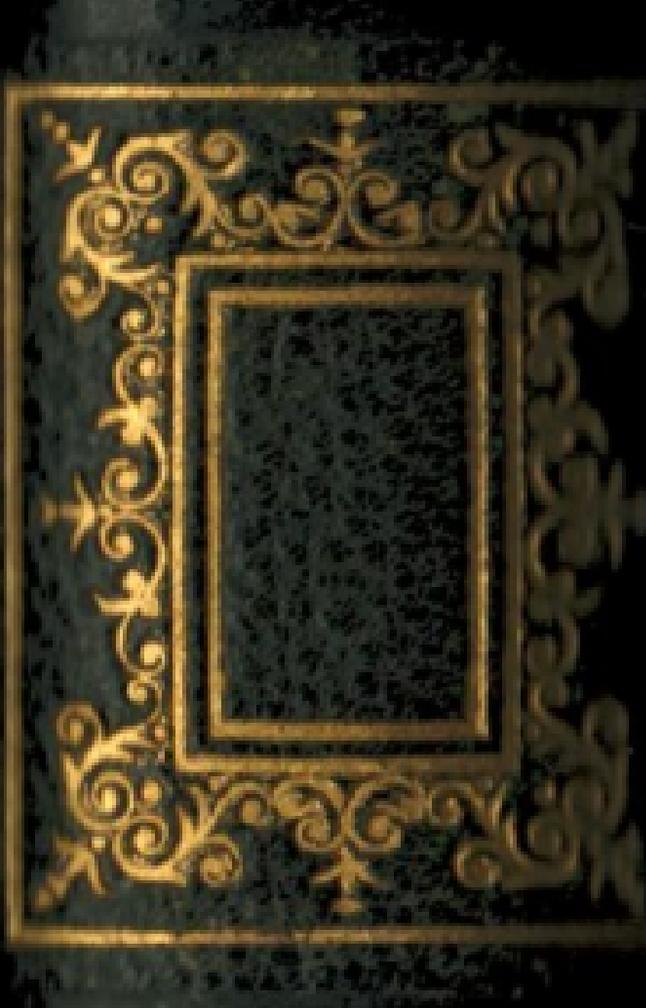


LE TOUR
DU
MONDE



1^{ER} SEMESTRE

1884



LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1884

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—
1884